

Avant-Propos

Naufragés, clandestins, migrants, réfugiés... Des mots ! Derrière ces mots, des êtres humains à la recherche d'une terre d'accueil. En face, sur la terre promise espérée, indifférence, méfiance, ordre de quitter le territoire ! Heureusement qu'il y a des gens qui nagent à contre-courant et qui se demandent : Et si un jour nous aussi on devenait des réfugiés ? Réfugié ? Jean-Marie Dubetz, auteur du texte qui vous est proposé à lire, l'a été.

Au Congo belge, son pays de naissance, il a vécu plus longtemps sur un bateau que dans une maison ; il a appris à parler aux animaux que son papa recueillait en vue de leur offrir une autre vie dans un jardin zoologique. A un oiseau dans sa cage il demandait : "Qui es-tu donc, toi l'oiseau déposé à nos pieds (...) Quel est ton nom ? Ibis, héron, cigogne... ou rebelle ?".

Sous les tropiques, en compagnie de son frère, de ses parents ; servis par un *boy* congolais, la vie de deux enfants ne fut pas toujours un long fleuve tranquille. Surpris un jour en train de jouer chacun avec son *petit machin*, ils reçurent de leur père cette punition qu'il relate dans ce livre. Si en famille l'enfant blanc pouvait recevoir pareille correction, que dire du traitement réservé à un Noir amené au commissariat pour une infraction ? Eh bien, il recevait trente coups d'un fouet taillé dans la peau d'un hippopotame. L'auteur se souvient. Parmi les autres souvenirs que l'auteur partage dans ce livre, il y a des camarades du collège, la fille du voisinage, les jeux, les escapades, le feu de brousse.

Dans l'insouciance de l'enfance, la vie était belle malgré tout. Jean-Marie ne pouvait pas l'imaginer autrement, il ne pouvait pas voir l'orage qui s'annonçait au firmament. La suite des événements allait donc le surprendre, lui plus que les adultes. Plus d'un demi-siècle plus tard, ce regard que Jean-Marie Dubetz, à travers ce livre, jette dans le rétroviseur met à nu certaines évidences : le réfugié d'aujourd'hui a quitté son pays sans s'y être préparé, comme l'auteur avait quitté le Congo belge contre son gré. Comment ne pas se poser aussi la question sur ce que fut l'apartheid en Afrique du Sud, en Amérique et même en Afrique ? Nous vous recommandons la lecture de ce livre dans lequel la prose et la poésie se mélangent avec bonheur. Félicitations à l'auteur !

Pie Tshibanda, *Un fou noir au pays des blancs*.

Né sur l'Equateur, j'ai trouvé du bonheur

“Dis Dadou, raconte-nous une bêtise de quand tu étais petit”. Cette supplique de mes premiers petits-enfants survenait souvent à la fin d’un repas. L’histoire de ma chute dans le fleuve et du risque d’être mangé par un crocodile les faisait alors frissonner et rire à la fois. Mais avant eux, ce furent mes enfants qui, sans qu’ils n’aient rien demandé, ont été baignés dans le flot des aventures de “Jean-Marie au Congo”. Mes parents prenaient en effet grand plaisir à transmettre des épisodes de notre vie dans la colonie. Depuis, ils sont décédés et les questions sur cette histoire du siècle dernier ont tendance à se tarir. Ne serait-il donc pas temps de fixer sur papier quelques repères de l’enfance de leur père et grand-père dans ce pays qui s’appelait jadis le Congo belge ? C’est donc d’abord lié à un usage familial qu’a pris naissance ce projet. Cependant, à y réfléchir, qui n’a pas eu dans sa famille ou dans ses relations un parent, un oncle, une cousine, une religieuse, un entrepreneur qui a vécu dans ce territoire d’outre-mer à la fois si lointain géographiquement et proche par des liens qui aujourd’hui s’estompent doucement ?

Petit à petit ce projet d’une transmission intra-familiale des ressentis d’un enfant s’est donc élargi. Permettre à des lecteurs de découvrir un aspect de la vie dans la colonie au travers de celle de notre famille est devenu un objectif connexe.

Mon intention de transmettre en gardant mémoire s’est donc appuyée sur mes souvenirs d’enfance. Bien entendu, même si j’ai tenté de retrouver la manière de voir, de sentir et d’éprouver du petit garçon que j’étais entre ma naissance et mes dix ans, c’est l’adulte que je suis devenu qui prend la plume. Comment tant de souvenirs ont-ils pu rester marqués dès l’âge de deux

ans dans ma mémoire ? Oserais-je dire qu'un coucher de soleil sur ce fleuve gigantesque ne pouvait que laisser des traces indélébiles ? La magnificence de la nature au milieu de laquelle je me trouvais a sans doute eu pour effet de stimuler une sensibilité prête à éclore. Est-ce un hasard si aujourd'hui je suis toujours prompt à m'émerveiller ? Mon regard semble en tout cas d'abord à l'affût du moindre signe de beauté. Ce n'est qu'ensuite qu'il relève ce qui malheureusement semble l'altérer.

L'histoire que je raconte est avant tout celle d'une cellule familiale. Qu'elle déploie sa vie sur un bateau n'est évidemment pas banal. Il y est cependant en premier lieu question de la relation d'un petit garçon avec son papa et sa maman mais aussi de celle, éclairante, avec son frère aîné. La vie n'est pas un long fleuve tranquille et les aventures et pérégrinations de ma famille vont forcément contribuer à forger mon caractère. Pour éviter que ce chemin de vie apparaisse trop personnel, j'ai veillé à le conter de manière vivante en accordant une attention particulière à l'écriture. Ce faisant, j'espère que ce récit pourra faire résonance avec la vie de chaque personne qui le lit. Songer que rapporter une émotion singulière pourrait faire écho à d'autres plus universelles fait partie du plaisir d'écrire. Seul le lecteur pourra dire si ce défi est plus ou moins réussi !

Il se fait aussi que cette histoire d'une famille se déroule au Congo, un immense pays qui durant les dix premières années de ma vie évoluera du statut de colonie à celui de pays indépendant. Comment le petit garçon que j'étais a-t-il pu percevoir cette particularité de tout régime colonial à savoir que ma famille faisait partie d'une minorité dominante ? J'étais un petit blanc dans un monde noir et nous étions bien sûr des privilégiés. Pourquoi ce qui semblait tout à fait naturel au tout jeune enfant a-t-il pu progressivement apparaître étonnant et lui

poser question ? Le propre de la philosophie étant avant tout d'amener ceux qui la pratiquent à d'abord se poser des questions, ce projet d'écriture m'aura en tout cas permis d'aligner une belle collection de points d'interrogation. Si au travers du regard d'un enfant, ce récit permet aussi de relire une part de l'histoire des relations complexes entre la Belgique et le Congo, j'ose croire qu'il n'aura pas été vain. Chaque moment de réflexion sans œillères mérite en effet d'être encouragé.

Parents et enfants, tout au long de cette descente du fleuve tumultueux, nous avons commis des gestes humbles, quelques exploits et des bêtises aussi.

Aux personnes s'étonnant de ma grande taille, mon père aimait répondre : "Il a poussé sur une bonne terre". J'ajouterais que le substrat d'amour s'y trouvant m'a certainement aidé à grandir. Cependant, ayant connu l'état de celui qui se trouve un jour déraciné, encore enfant j'ai peut-être mieux pris conscience des forces et des fragilités appelées à me structurer.

Né sur l'Equateur, j'ai quitté le Congo en période de turbulences. Malgré cette déchirure, je reste persuadé que j'étais destiné à y capter du bonheur. Redistribuer la part perçue demeure mon affaire de cœur. Puisse l'écriture de mes souvenirs y contribuer.



Chapitre 1 : *De Stanleyville à Coquilbatville*

Novembre 1950

Comme espéré je suis venu



Papa, ce mot répété, il dit quoi ? Papa, tu viendras nous chercher ? Maman l'a dit. Loin sur le fleuve, ton bateau glisse. Sur ta passerelle, tu te dresses. Jumelles aux poings, ton regard balaye l'horizon. Trois panaches gris signalent la venue d'un gros porteur. Contre le courant, l'autre navire prend tout son temps. Est-ce toi, papa, l'homme au képi, ce capitaine à la barre ?

Du pont lointain mugit la sirène. Deux coups graves, c'est un salut. Poli, tu rends la pareille. Mais pourquoi l'autre veut-il tant se rapprocher ? Son étrave grandit à vue d'œil. Trois coups brefs bousculent l'équipage. Inquiet, tu ordonnes de ralentir. Que cherche la silhouette qui te guette ? Bras agités, elle veut communiquer. Une forme de SOS ? Ton collègue navigant, tu le reconnais enfin. Qu'a-t-il de si grave à te dire ?

A vitesse réduite les deux coques se rapprochent, la sirène à nouveau lâche son cri.

Ton homologue croise les bras, les fait basculer, de droite à gauche et vice-versa ! Tu souris, ce bercement te dit : "Ton bébé est né !".

Tu remontes vers Coquilhatville, lui en descend. Premier à savoir, il n'a de cesse de mimer : "Ta femme a accouché !".

En bon capitaine, tu agites ta casquette en retour et fais rugir ta sirène. Comme espéré, je suis venu. Pour la seconde fois, te voici papa. Tu ne penses qu'à ça, les grands sifflements, de drôles de gestes, et puis bientôt, ton petit passager à embarquer. Machine, en avant, toute ! Ton voyage continue, semblable au fil de l'eau, mais en dedans, si différent !

Mon premier bateau

Dès son retour à Coquilhatville, papa s'est précipité à la maternité. Un baiser par ci, un au revoir par là et me voilà embarqué pour mon premier voyage. Les bras de papa, les yeux de maman, les rires de Dédé, le ronron des machines, la caresse du vent et le ballotement des vagues m'ont tout de suite conquis. Comme Moïse déposé sur l'eau, sans crainte je me suis laissé porter. Avec mes quatre kilos à l'arrivée, bien sûr on pouvait dire que j'étais un gros bébé mais sur le bateau de papa j'ai

pris la place d'un tout petit pois ! Dans la cabine, sur la passerelle ou le long du pont, mon berceau a facilement trouvé à se caser.



Alors que maman trouvait son intérieur si petit, moi je m'y perdais tant je le trouvais grand. Elle aimait être dehors, là où tout était sans limites. Dans ses bras, j'aimais cet espace de géant. Si mon bateau s'appelait Bolobo, c'était parce qu'il était grand et beau. C'était un géant. Géant, son pont par devant, le nez pointé vers au-delà. Géants les arbres approchés pour s'arrêter en fin de journée. Géante la silhouette de papa dans son uniforme blanc. Mais quand l'eau, le soleil, le vent devenaient trop grands, c'est dans les bras de maman qu'il faisait bon me réfugier.



Heureusement, au fil des allers et retours, au rythme des sirènes marquant les départs, bercé par la valse des arrêts et mouvements, à mon tour je suis devenu grand ! Bien vite j'ai pu jouer avec les sons, crier ba-be-bi et bo-lo-bo, comprendre le sens des mots, faire deux pas, jouer avec mon frère grand, traverser la passerelle en courant pour sauter dans les bras de maman. Maman si belle avec son ruban bleu sur son corsage blanc, maman si douce quand, chassé du gouvernail, sur ses genoux j'aimais grimper pour me faire consoler.



Mon grand frère Dédé a lui aussi grandi et maintenant, parfois, sur le pont il peut s'aventurer avec papa quand il s'amuse à compter les fûts qui viennent d'y être déposés. Cela fait un certain temps que j'ai soufflé les deux bougies de mon gâteau d'anniversaire mais je ne peux toujours pas descendre cet escalier qui mène vers les camions déposés sur le pont. Parce qu'il a six ans, André croit qu'il peut tout m'expliquer. Bien sûr je dis "*landing craft*" comme je dis "Bolobo" ou "Congo" et je ne vois pas pourquoi il faut chercher à comprendre.

– Tu ne sais même rien de la guerre !

Pourtant, avec mes plumes d'indiens, j'ose l'attaquer.

– Oui mais notre Bolobo, lui il a fait la vraie guerre !

C'est quoi une vraie guerre ? J'aime bien quand mon grand frère me raconte les chars, les mitrailleuses et les explosions. Le plus épatant c'est quand il explique que notre bateau grouillait de soldats et qu'à l'avant il y avait une grande porte et qu'en l'ouvrant ils n'avaient pas peur de sauter dans la mer et que sur la plage ils ont bataillé et qu'après avoir tué tous les Allemands ils ont gagné !

– Ils sont où les fusils, les canons ?

Après avoir ri, Dédé m'a dit que papa avait raconté que pour faire la paix le Bolobo avait été acheté aux Américains, coupé en morceaux puis recollé au Congo.

– Oui, mais les canons ?

Dédé ne savait pas. Peut-être qu'ils étaient tombés dans la mer. Heureusement, le nez de notre bateau avait été bouché et au lieu d'attaquer il pouvait maintenant pousser des barges pleines de bois, de coton ou de poissons. C'était peut-être pour ça que parfois ça ne sentait pas bon.

– Quand je serai grand, je serai militaire.

Dédé, lui, se voyait capitaine. Il avait déjà voyagé sur le Basongo et plus tard il serait chef du Bandundu. Est-ce que je commençais à trouver le *landing craft* trop petit ? Pour courir sur le pont comme les Américains, j'avais hâte d'avoir trois ans !

J'ai deux ans et j'entends

– Mayele na yo* !

Maman s'adresse au boy moke*. Au son de sa voix, je perçois une once de colère.

Le garçon n'a pas quinze ans, il est ennuyé, ça se sent. De sa voix tremblotante, il tente de s'expliquer

– Mondele* dit prendre plat. Mingi* chaud !

– Evidemment, quand tu le sors du four, c'est chaud ! Les gants, tu dois t'en servir !

– Moi réparer, madame.

– Le tchop*, on peut le jeter maintenant ! Allez, katuka*, recommence !

D'un geste énervé, elle le renvoie à la cuisine où le maladroit s'empresse de décamper sans attendre son reste. Maman a dit, Bikalo s'efface. Katuka, va-t-en ! Ce mot claque. Jamais il ne m'est adressé, je le sais. Pourtant, quand je fais une bêtise, maman aussi se fâche. Sa voix gronde, ses paroles se durcissent sans jamais pourtant me heurter. Il y a les mots blancs, il y a les mots noirs. Les noirs s'accordent au tonnerre mais s'emploient aussi par temps clair.

– Pesa ngaï mampa*.

Bikalo donne le pain. Le geste est quotidien, la parole apaisée. Ce lingala, s'il ne m'appartient pas de l'utiliser, j'en devine l'utilité. De sa passerelle, papa l'emploie quand il commande la manœuvre. Du pont supérieur, maman sait quels mots choisir pour ordonner la journée.

– Mbote na yo*.

Maman salue, porte son attention à la santé des hommes. Quand il y a un souci, pendant la traversée, c'est à elle que l'équipage fait appel, car c'est connu, la femme du capitaine soigne aussi. Je vois, j'entends, je comprends. Ma langue est blanche comme celle de maman. Au creux des machines, dans les cales, au village, la noire chante, supplie ou crie. Tout en haut du bateau, la blanche prime. Pourquoi, comment ? Quand je parle blanc comme mes parents, le roi c'est moi. J'adore ça.

Ce que la photo ne disait pas



Je souris. La sieste m'a fait du bien... Mais je n'ai pas oublié. La salopette ajustée à ma chemise, le cheveu sec et léger, mon fidèle "hippo" au bout de sa laisse, je souris à maman. N'a-t-elle pas mis tout son talent à se montrer joyeuse ? Comme une pierre, j'ai dormi, c'est vrai car après mon passage dans la grande eau c'est dans le sommeil que j'ai plongé. Quand Evariste m'a remis d'aplomb sur le pont, papa m'a donné un bonbon aux fruits. C'est ce goût que j'aimerais retrouver. Le

bateau file bons nœuds, le fleuve est lisse, tout semble sous contrôle mais je le sais, quelque chose a changé.

Papa s'est donné du mal. Mon vieux lit-cage, tout démembré, parois superposées, le voici devenu barrière.

– André, n'oublie pas. Ton petit frère, il ne peut pas tout faire !

Nul besoin d'insister, pour le moment, ça lui plaît bien à Dédé de jouer au garde-frontière ! Heureusement, son *Teddy bear* et copain lapin sont là pour l'aider. Trois volontaires pour me garder, qui oserait encore passer ?

Clic, papa prend la photo. Tout va bien. Je souris.

– Vas-y, Jean-Marie, tu peux courir maintenant !

La voix se veut rassurante mais les barreaux de bois me disent : “Halte, par là c'est interdit !”. De l'autre côté, l'espace s'est rétréci. Pourtant j'aimais bien fureter plus loin. Pourquoi de mon côté tout ce grillage ? Au long du pont, sans bastingage, sans interdit, les hommes marchent, courent, chantent et travaillent. Même si là-bas, les bords sont lisses, personne ne glisse !

Ce matin, je me souviens, j'ai pu filer me glisser entre les fûts. Comme un matelot, c'était si gai entre eux de passer. Le gros rouge avec sa bosse, on aurait dit qu'il avait bu. Le grand bleu, d'où venait-il ? Sale et de travers, je n'ai pas pu l'inspecter car c'est en entendant “Jean-Marie, fais attention, reviens” que je me suis retourné !

Maman, je t'assure, je voulais pas... Mais voilà, ce vilain bidon soudain m'a cogné. L'eau, tout d'un coup dans ses vagues, elle m'a pris. Tout partout, dans les yeux, dans la bouche, dans le nez, c'était froid, c'était plein, ça pesait, ça collait, je coulais ! Petite bulle, à la surface, je suis remonté, les bras, les jambes,